



Littérature Textes

DEUX LEÇONS DE LECTURE

par
Bernard PLESSY

Le *Bulletin* aime Delacomptée écrit Philippe Villaret dans le précédent numéro. Il a raison. Je renonce à recenser nos comptes rendus des livres de cet auteur qui enrichissent la collection L'Un et l'Autre chez Gallimard, mais je me souviens de la page que j'ai consacrée en janvier au dernier, sur Saint-Simon : *La grandeur*. Voici aujourd'hui un précieux petit essai sur *La Princesse de Clèves*.

Pour J.-M. Delacomptée, ce roman a quelque chose de sacré : non pas seulement comme une sorte d'emblème de la littérature, mais en soi,

« un objet saint, ou presque ». En mal parler, c'est blasphémer. « L'ancien président de la République s'y est fracassé. » J.-M. Delacomptée ne pouvait manquer de rappeler ce malheureux propos. Qui ne prouve que deux choses : que son auteur trop souvent parlait trop vite, et que l'homme qui savait tout de l'état du monde et de chaque État du monde ne connaissait pas *La Princesse de Clèves* parce qu'il n'avait pas eu J.-M. Delacomptée pour lui apprendre à la lire. J'espère bien que ce dernier lui aura envoyé son essai. Plus largement, c'est pour lui l'occasion de dénoncer un enseignement de la littérature qui trahit un tel texte sacré. Réquisitoire retenu. Quand on a connu d'un peu près le régime des IUFM, on regrette qu'il ne soit pas plus virulent. Mais c'est aussi ce qui fait sa force. J'en reproduis une page.

L'enseignement de la littérature s'est largement dépouillé de sa mission : donner accès aux œuvres, en favoriser le goût. Autrefois, les professeurs de lettres visaient à la délectation des mots, tentaient de faire vibrer la langue. Ils se penchaient sur les personnages, leur prêtaient une réalité. Ils glosaient selon leur talent, glanaient ce qu'ils pouvaient, paraphrasaient à l'occasion, ce qui n'avait aucune importance : l'essentiel consistait à s'enfoncer dans le texte en le commentant ligne à ligne. Pas de théories blindées, mais du jugement avec de l'ardeur. Les élèves, impressionnés par la richesse des récits et des styles, voyageaient au-delà d'eux-mêmes. Ils quittaient le langage quotidien pour des lectures qui les grandissaient. L'imagination les emportait vers des terres inconnues. Ce qu'ils lisaient leur appartenait, ils conservaient ce trésor en eux, même à leur insu. C'était une aventure. Les dépayser, affiner leur langage, leur transmettre un legs ancestral, les hisser vers le meilleur d'eux-mêmes, voilà quel était le but. Temps révolus. Le principe d'utilité, cette sécheresse prévaut désormais. Le crin de l'analyse arrache la peau, le froid de sa lame tranche les nerfs, son pilon broie les muscles. Assassinées, les pages vivantes. On a transformé les professeurs de lettres en médecins légistes. Honneur aux récalcitrants qui s'obstinent ! Ils sont les gardiens de la flamme. [Aparté : ici, dans notre cher Bulletin, aurons-nous été les gardiens de la flamme ?]

Enseigner la littérature comme aujourd'hui on l'enseigne m'anime d'un sentiment de scandale. Les instructions officielles la vendent à la découpe : une tranche de roman par-ci, un extrait de magazine par-là, les paroles d'une chanson ailleurs. Auteurs consacrés, écrivains mineurs, œuvres magistrales, œuvres marginales, best-sellers, épopées, bluettes, peu importe : choisir c'est trier, et trier c'est exclure. Tout se vaut : livres immortels, notices publicitaires, divins poèmes, articles de presse. Courant après les sciences dures, des doctrinaires prétendirent substituer des données objectives aux aléas des promenades. (...) Dorénavant seuls comptent les outils d'analyse. Les catégories du discours ont colonisé le plaisir. Genres, registres, rhétorique, fourbi d'étiquettes et de recettes. On ne va pas loin avec pareille démarche. On s'arrête aux premiers dégoûts.

Alors leçon de lecture. Caractérisons-la au plus juste. Ce n'est pas une explication de texte, qui en suit le mot à mot, travail possible sur un fragment, c'est une *lecture suivie*, exercice des plus difficile, qui accompagne le texte, certes, mais à une hauteur qui permet de mettre en valeur des aspects (faits de style, thèmes, traits de civilisation...) selon les épisodes où ils dominent, sans pour autant sacrifier d'autres richesses, simplement mises en retrait ou en attente. Oui, très difficile: il y faut une parfaite intimité avec le texte, une connaissance de son inscription historique, de sa réception critique, et enfin beaucoup de métier. Ce sont là les qualités de J.-M. Delacomptée. C'est dire le plaisir qu'on a à le suivre dans sa lecture. Je ne peux la résumer, mais la seule énumération des chapitres donne l'idée de ses approches successives: Une très jeune fille, Scènes de cour, Le couple originaire, Les parures etc. Le point de vue le plus original et le plus riche est celui des "femmes", qui démontre leur goût du pouvoir et de la domination sur leurs amants: aucun d'eux ne résiste à leurs volontés. Ce qui permet à l'auteur de contester la lecture de Denis de Rougemont qui voit dans *La Princesse de Clèves* la dernière flamme, « mince et pure », du mythe de Tristan et Yseut. Élégante lecture, dit-il, mais qui a le tort de négliger la spécificité du roman. « Par le renoncement qu'elle impose et sur lequel elle ne revient pas, Mme de Clèves agit à la ressemblance des femmes de la cour, ni plus ni moins. »

L'affirmation est péremptoire. Qu'on ne s'y trompe pas: elle n'enlève pas à cette lecture le plaisir d'en débattre. Deux exemples, aux deux extrémités du livre. J.-M. Delacomptée (p. 23) met l'enfance (de la Princesse) « au cœur du roman ». Je ne vois pas cela. Ce qui est évident pour *Le Grand Meaulnes* ne l'est pas ici. Je pense qu'il veut dire que la jeune fille que sa mère mène à la cour « dans sa seizième année » se retrouve adulte sans avoir eu le temps de le devenir. De l'enfance à l'état de femme. On ne sait même pas son prénom de petite fille. Et c'est ce temps d'apprentissage vécu, que ne peut remplacer sa mère, qui lui manque cruellement. Mais il semble bien que c'est un trait d'époque. On l'oublie toujours. Romans, comédies, tragédies, nous vieillissons leurs héros de dix bonnes années. Célimène a vingt ans, elle le dit assez, et veuve à vingt ans. D'autre part, qu'est-ce que l'enfance à l'âge classique? Qu'en sait-on? Existe-t-il un essai sur la question?

Autre trait. Au moment où elle le peut et le désire avec passion, Mme de Clèves refuse d'épouser le duc de Nemours. Pourquoi? Parmi les raisons qu'elle avance, celles de son devoir, « un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination », reconnaît-elle, et celles de son repos. J.-M. Delacomptée prend-il assez en compte cette aspiration? Le mot repos revient à sept reprises dans les dernières pages. Mais qu'est-ce que le repos? *Le repos, le repos, trésor si précieux / Qu'on en faisait jadis le partage des dieux*, écrit La Fontaine dans le 7^{ème} livre des *Fables* publié la même année que le roman de Mme de La Fayette. Et Pascal, un peu plus tôt: *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre*. Aspiration d'époque? Pour Mme de Clèves, beaucoup plus que sérénité, quiétude, paix intérieure, solitude sans doute, piété peut-être, le repos c'est d'échapper aux tourments des passions, et plus que de l'amour, ceux de la jalousie: elle ne s'est pas remise de la brève expérience qu'elle en a faite.

Il n'importe. J.-M. Delacomptée a raison: « En dépit des apparences, Mme de Clèves ignore totalement pourquoi elle refuse l'offre de mariage. Le mystère ne porte plus seulement sur l'avenir qu'aurait connu la passion de M. de Nemours s'il l'avait épousée, mais sur les raisons qui motivent le refus qu'elle lui oppose. Aucune ne se démontre à coup sûr. Question ouverte, là aussi. *La Princesse de Clèves* ressemble à un roman policier dont l'auteur se serait volontairement gardé de fournir la clé. L'énigme reste en l'état, postée dans l'attente des explications plausibles. » Et c'est ce qui justifie cette magistrale leçon de lecture.

Le Bulletin aime aussi Michael Edwards. Comment ne pas aimer un homme qui met l'émerveillement au cœur de son œuvre critique ? Or le voici qui nous fait leçon sur Molière, que nous ne saurions plus lire ni jouer selon son génie : contresens grave, Molière ne nous ferait plus rire. Un peu éberlués par l'argument de cet essai, nous pensons aussitôt à l'infléchissement de la lecture "romantique" que Musset a mis dans toutes les têtes : « Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde, / Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer ! » Et puis à tant de mises en scène contemporaines, y compris à la Comédie-Française que stigmatise avec égards notre auteur, où, chez un Molière tiré du côté d'Ibsen ou de Tchekhov, le rire couvre mal « le [théâtre] le plus noir de la littérature de tous les temps ». De qui cela ? D'Anouilh, qui s'y connaît un peu. Troublant. On s'efforce de réagir. On se dit que le contresens, si contresens il y a, vient de metteurs en scène prétentieux pour qui, le rire étant commun, vulgaire et superficiel, il faut amener Molière à son niveau qui est un tragique à peine masqué, et chacun de rivaliser, souvent non sans talent, dans une lecture aberrante qui indignent notre cher lecteur britannique. C'est que pour lui la cause profonde est encore au-delà : nous aurions perdu le goût et le sens du rire, et le propre du genre littéraire qu'on appelle la comédie.

D'emblée donc, beaucoup de curiosité, et une lecture attentive, aidée par une édition (de Fallois) qui est un modèle du genre avec ses trois index : noms propres, œuvres citées, personnages. Je pourrais développer longuement, résonnant (je veux dire consonant), raisonnant et même ratiocinant. Mais j'abuse de l'espace que je m'attribue : je schématise. Dans sa démonstration, M. Edwards est convaincant en tout ce qui relève de la farce et surtout des comédies-ballets. C'est à mon sens l'apport majeur : ballets et intermèdes musicaux ne sont pas dissociables de la comédie, ils l'enveloppent et lui confèrent son véritable sens. Je verrais volontiers dans cette lecture, qui trouve l'accord de Philippe Beaussant, un des avantages collatéraux ou subséquents de la redécouverte des arts baroques. Quant aux comédies pures – mais qu'est-ce à dire ? et comment dire ? hautes ? sérieuses ? - qui, traitant un problème de société ou de nature humaine, prêtent à une lecture amère, M. Edwards prétend que nous ne savons plus voir que ce qu'il appelle "l'œuvre de la comédie", *vis comica* et même *virtus*, opère une transposition dans un registre où le rire ne supprime ni ne sous-estime les "problèmes", ni les guérit par magie, mais ordonne la condition humaine à d'autres appels, l'espoir, la joie, le *ravissement*, selon cette conviction que, à l'opposé de l'ironie et de la dérision, il existe un rire grand, généreux et salutaire : voyez Aristophane et Rabelais.

On suit cette leçon avec sympathie, mais avec quelque perplexité, parce que les notions-clés de la démonstration ne sont pas établies avec la clarté qui les rendrait opératoires. Je ne peux entrer dans le détail. Mais peu importe, car le mérite de cet essai est ailleurs. Il est dans une lecture que je ne veux pas dire *de l'extérieur*, ce serait désobligeant, mais *insolite*, au sens propre, inaccoutumée, qui nous délivre des effets pernecieux de l'habitude. L'attention à la lettre du texte, place des mots, rythme des phrases, répétitions, échos internes, éclairée par la connaissance de la critique (mention pour Jacques Copeau) et de précieux rapprochements avec Shakespeare comporte toutes les vertus de l'admirable exercice que nous appelions "l'explication de texte", avant les ravages didactiques dénoncés par J.-M. Delacomptée. Michael Edwards nous *explique* Molière. La thèse qui le conduit, sans doute juste et dont il faut tirer leçon, compte moins que la jubilation de sa lecture.

Ainsi ces deux essais, qui ne se sont pas donné le mot, au-delà de l'indignation à l'égard des faussaires, entrent en communion de vénération et de reconnaissance devant nos plus purs chefs-d'œuvre et nous rappellent, s'il en était besoin, à notre devoir d'émerveillement.

DELACOMPTÉE Jean-Michel, *Passions La Princesse de Clèves*, 160 p., 17 € **Arléa**

EDWARDS Michael, *Le Rire de Molière*, 256 p., 18 € de Fallois